

Que pensez-vous du *Capitaine Henriot*, me demandait un de mes amis le lendemain de la première représentation de la nouvelle œuvre de MM. Sardou et Gevaert? Est-ce un succès?

- Oui certes, ai-je répondu, c'est un succès réel complet, auquel contribuent dans une bonne proportion le livret, la musique et la mise en scène.

- Mais cependant, continua mon interlocuteur, je viens de lire dans le *Petit Journal* qu'à la première audition on ne saisissait pas beaucoup de mélodies, et qu'il fallait, pour me servir de la comparaison employée, écarter le gazon touffu des accompagnements et des chœurs pour y découvrir les violettes.

- Arrêtez, repris-je. Il y a mélodie et mélodie; celle que paraît affectionner l'auteur de l'article en question est, d'après sa définition, le mot musical, l'idée qui donne matière à tous les arrangements en valse, polkas ou quadrilles, les mélodies de la *Belle Hélène* probablement. Ce ne sont heureusement pas de semblables inspirations qui se trouvent sous la plume de M. Gevaert, et je n'ai pas besoin de l'en féliciter.

Le même chroniqueur critique aussi les tendances dramatiques des librettistes qui travaillent pour le théâtre de l'Opéra-Comique. Amateur passionné du vieux répertoire, il voudrait nous ramener à la comédie à ariettes. Selon lui, l'opéra-comique de nos jours manque de comique. Il préfère la *Servante maîtresse* [*La Serva padrona*] à *Lara*, et *Zampa* au *Capitaine Henriot*. Je trouve la comparaison assez mal choisie. Je cherche en vain le comique dans *Zampa*, et je trouve que l'on rit beaucoup plus dans le *Capitaine Henriot*.

Du reste, de tout temps l'Opéra-Comique a, malgré son titre, obtenu des succès avec des pièces qui n'étaient pas très facétieuses. Je pourrais citer *Joseph*, *Richard Cœur de Lion*, *le Val d'Andorre* et tant d'autres ouvrages où l'élément comique n'est pas très en faveur, et qui n'en sont pas moins restés au répertoire.

Fort heureusement le *Capitaine Henriot* n'est nullement à comparer avec ces œuvres exclusivement sérieuses. C'est un ouvrage de demi-genre parfaitement à sa place sur la scène qui lui a donné l'hospitalité, et dans lequel les amateurs de franche gaieté trouveront une ample satisfaction à leurs désirs de voir une pièce amusante escortée d'une musique qui charme sans fatiguer. Et puis cette figure du roi de Navarre est si populaire, qu'on se passionne facilement pour les faits et gestes de ce prince qui dut conquérir son royaume à la pointe de son épée.

MM. Gustave Vaëz et Sardou ont placé le commencement de leur action au moment où Henri IV a mis le siège devant sa capitale. Nous sommes au camp du Béarnais, visité en foule par les Parisiens, heureux de profiter d'une trêve qui doit bientôt expirer pour se reconforter un peu; car, on le sait, la famine est dans la ville, tandis que les provisions de toute sorte affluent au camp ennemi. Parmi les promeneurs, on distingue deux femmes déguisées en moines, et accompagnées de Pasterel, leur valet. Ce sont madame Valentine de Rieules, une jeune veuve à laquelle certain capitaine Henriot a promis de venir souper chez elle le soir même, et mademoiselle Blanche d'Etianges, qui a donné son cœur à René de Mauléon, un des Intimes compagnons du Béarnais. Les démarches de Blanche d'Etianges sont épiées par don Fabrice, officier espagnol au service à la Ligue qui, à tort ou à raison, se croit en droit de surveiller les actions de la jeune fille. Ce don Fabrice parvient à intercepter certaine lettre de Blanche, par laquelle elle engage son amant à se méfier de l'Espagnol, et en substitue une autre dans le but d'attirer René de Mauléon dans

un piège. Puis rencontrant le capitaine Henriot qu'il a vu dans une autre maison, il le prie de lui montrer le roi. Henri, par plaisanterie, lui désigne Mauléon, qui préside à sa place, et par son ordre, un grand dîner officiel. Pour le coup Fabrice se croit sûr du succès, c'est le roi de Navarre qu'il va attirer dans Paris, et dans sa joie il veut gagner la cause des ligueurs le capitaine Henriot. Celui-ci se laisse faire, c'est toujours une occasion d'entrer dans Paris avec l'Espagnol et d'aller faire honneur à sa parole en soupant avec la jeune veuve.

Ainsi donc, tous nos personnages quittent le camp à la faveur de la nuit tombante, et nous les retrouvons tous au second acte à l'hôtel d'Etianges. Bellegarde, un des favoris du roi de Navarre, est arrivé de son côté; il a même en sa route rencontré un souper dont il s'est emparé et auquel il a fait prendre la direction de l'hôtel d'Etianges; mais Henri arrive, et c'est lui qui fait les honneurs de la table à madame de Rieules et à mademoiselle d'Etianges. *Il faut que tout le monde vive!* dit le roi, et par son ordre les restes du souper sont donnés aux habitants affamés de Paris.

Sur ces entrefaites arrive Mauléon. C'est à peine s'il a le temps d'accabler Blanche de reproches; il a vu les lumières du souper, il se croit trahi; mais don Fabrice arrive, et, croyant tenir le roi, il le fait prisonnier.

Le capitaine Henriot n'a pas perdu son temps; menant de front les amours et les affaires de l'Etat, il a profité de son séjour dans la place pour faire ouvrir à ses troupes une des portes de la ville. Déjà la rive droite de la Seine est en son pouvoir, et Mayenne envoie don Fabrice lui porter des conditions de paix. Mauléon, libre sur parole, le suit de près et vient annoncer que si les conditions proposées ne sont pas acceptées il sera fusillé dans une heure. Ces conditions, le roi de France ne peut pas, les subir, c'est Mauléon lui-même qui en convient. Se croyant du reste trahi et par son roi et par sa maîtresse, il ne tient plus à la vie.

Mais Henri ne veut pas la mort de son fidèle compagnon, et c'est don Fabrice qui le sauvera. Il n'y a qu'un instant, l'Espagnol, voyant baisser les actions de la ligue, est passé à la cause royale. Il a donc perdu son caractère de parlementaire. C'est un traître, et il sera fusillé lui-même s'il n'obtient la grâce de Mauléon. Blanche vient d'intercéder pour son amant et obtient de don Fabrice une lettre qui doit lui rendre Mauléon. Mais c'est encore une trahison de l'Espagnol, la dernière, car René vient d'être délivré par un détachement royaliste et reçoit des mains de son roi Blanche d'Etianges qu'il avait soupçonnée bien à tort.

Une des grandes qualités de cette pièce, c'est l'intérêt qui ne cesse d'aller croissant jusqu'au dénouement. Il y a avait longtemps qu'un ouvrage aussi sérieusement charpenté n'avait paru à l'Opéra-Comique. De plus, le dialogue est vif, le mot abonde. La réussite du livret a donc été complète.

Quant au succès de la partition, ainsi que je le disais au commencement, il a égalé, sinon surpassé celui du poème. J'ai remarqué dans l'ouverture une marche en sourdine d'un grand effet, que M. Gevaert doit développer dans le courant de l'ouvrage. Le premier acte comprend plusieurs morceaux qui ont produit beaucoup d'impression. Je citerai le chœur d'introduction, les couplets de Fleurette avec son refrain éclatant: *A la santé des bonnes gens!* et un délicieux duo nocturne pour deux voix de femmes:

Aux soupirs
Des zéphyr,
Mêlez-vous, secrets de jeunes filles.

On remarque encore un trio pour trois voix d'hommes, et le finale où se trouvent intercalés plusieurs morceaux de différents caractères que le compositeur fait marcher de front en déployant, dans cette combinaison, un talent bien généralement apprécié.

C'est le second acte qui a les honneurs de la partition. Il contient ce fameux air: *Il faut que tout le monde vive!* dit par Couderc avec un entrain qui a soulevé les applaudissements de toute la salle. Puis vient le grand duo dramatique entre René de Mauléon et Blanche d'Etianges et le finale. Ce sont deux pages que l'Opéra ne répudierait pas et qui prouvent l'aptitude spéciale du maestro belge pour notre première scène lyrique.

Dans le troisième acte, moins développé que les deux autres, il faut indiquer le chœur de victoire des royalistes, dont le thème paraît dans l'ouverture et qui a mérité les honneurs du *bis*. M. Gevaert avait composé ce chœur pour une cantate exécutée à Gand, il y a quelques mois, lors de l'inauguration de la statue de Jacques Artevelde. C'est une inspiration d'une grande puissance, et il faut savoir gré au compositeur de l'avoir intercalé dans le *Capitaine Henriot*, permettant ainsi au public parisien d'en apprécier l'effet grandiose.

L'exécution est bonne, surtout prise dans l'ensemble, car chaque artiste, en particulier, n'est pas toujours à la hauteur du rôle qui lui a été confié. Je fais une exception pour Couderc. Il a composé cette figure de Henri de Navarre avec une rare perfection. On a surtout remarqué la facilité avec laquelle il a changé le jeu de scène lorsque la salle entière lui a redemandé ses couplets du second acte. C'est un acteur parfait, et comme chanteur il dit avec tant de vérité et de chaleur qu'on oublie les défauts de son organe.

Je ne puis malheureusement pas faire le même compliment à M. Achard. Chez lui, la voix est jeune, n'est pas fatiguée; mais si cet artiste continue à vouloir chanter des rôles dans les notes élevées de son registre vocal, il y perdra vite cette fraîcheur et cette jeunesse qui sont le charme d'une voix de ténor. De plus, avec ce système d'entraver l'inspiration du compositeur pour se faire écrire un rôle pour soi, il arrive, comme dans le *Capitaine Henriot*, que l'on a un rôle effacé. En effet, les airs de René passent tous plus ou moins inaperçus.

Madame Galli-Marié mérite des éloges sérieux. Jouant tour à tour et avec succès les soubrettes, les travestis, les grands rôles dramatiques, madame Galli-Marié est pour l'Opéra-Comique une bonne fortune véritable et dont l'administration doit comprendre les avantages. Elle est bien faiblement secondée par mademoiselle Collas, chargée du rôle de Valentine de Rieules. Le duo du premier acte gagnerait à être interprété par une voix plus assurée. Mademoiselle Bélia joue et chante à ravir le rôle de Fleurette. Nous n'avons que des éloges à donner à MM. Crosti, Ponchard, Prilleux et Lejeune.

Quant à la mise en scène, c'est magnifique. La scène resplendit des costumes étincelants des soldats royalistes, et les décors sont peints avec une grande vérité historique. Je l'ai dit en commençant, et j'ai plaisir à le redire en finissant, c'est un succès réel, complet, auquel l'empressement du public ne peut manquer de prêter longue vie.

LE GLOBE, 5 janvier 1865, p.1.

Journal Title:	LE GLOBE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Thursday
Calendar Date:	5 January 1865
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°4
Year:	2 ^e année
Series:	None
Issue:	Jeudi 5 Janvier 1865
Livraison:	None
Pagination:	1
Title of Article:	Revue musicale
Subtitle of Article:	Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique: <i>Le Capitaine Henriot</i> , opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Victorien Sardou et Gustave Vaëz, musique de M. Gevaert.
Signature:	Auguste Durand
Pseudonym:	None
Author:	Auguste Durand
Layout:	Front page
Cross-reference:	None